

**S**i l'on procède du plus évident et du plus simple au plus caché et au plus complexe, il apparaît d'abord que le masque est le meilleur signal pour rappeler que la pandémie existe et qu'elle est dangereuse.

Dans notre culture, le visage découvert est de tradition et la loi (n°2010-1192 du 11 octobre 2010 en France) interdisant la dissimulation du visage dans l'espace public a rendu cette tradition obligatoire en prohibant, justement pour des raisons de défense culturelle, le port d'une « tenue destinée à dissimuler son visage ».

Dans une telle culture, porter un masque de manière quotidienne, continue et contraignante ne peut que renvoyer au danger. Personne (sauf exception) ne se sent à l'aise spontanément avec ce voile de papier posé sur le visage du nez au menton, et tout un chacun a le réflexe naturel de l'enlever, pour peu qu'il pense à autre chose. C'est ce que font en tout premier lieu les enfants dont les pensées virevoltent pour leur bonheur et leur équilibre. Mais justement, si l'envie lui en prend, le citoyen est vite rappelé à l'ordre par la simple vision des autres masqués comme lui et éventuellement par les rappels à l'ordre plus ou moins courtois qui lui sont envoyés.

Mener une « guerre » contre un virus est certes difficile, mais surtout, c'est improbable et peu convaincant. Il faut donc rendre l'ennemi crédible et le danger omniprésent. On ne compte plus les vidéos, animations, débats qui ont tous servi un objectif : convaincre la population que le virus est mortel. La litanie funèbre du nombre de morts égrené chaque jour a été d'un bel effet, mais cet effet aurait été moindre pour ceux qui savent compter (99,98 % de survivants) s'il n'avait été relayé par une

vision constante et omniprésente des masques protégeant tout le monde de la mort qui peut sévir partout !

Mais si les adultes peuvent gérer cette angoisse d'un invisible que leur maturité permet de se représenter plus ou moins abstraitement, les enfants ne le peuvent pas. Ils sont touchés de plein fouet par une angoisse de mort dont ils ne peuvent rien faire, à l'origine d'innombrables cauchemars, car la première mort à laquelle ils pensent n'est pas la leur, mais celle de leurs parents ou grands-parents.

Il est à peu près sûr que, quand viendra le temps des analyses sérieuses, on verra que dans cette période, les troubles du comportement liés à l'angoisse auront augmenté considérablement.

Cette volonté de protéger par une protection qui n'en est pas vraiment une face à une menace invisible et omniprésente instaure mécaniquement un contrôle sociétal.

Dans le cas du port du masque obligatoire, il n'existe pas d'autorité centrale évaluant les citoyens dans leur zèle (le seul contrôle est répressif assuré par la police en cas de flagrant délit, peu subtil et très peu efficace). En revanche, le contrôle sociétal qui s'instaure est plus pervers car il institue chaque citoyen comme veilleur de ce qui se passe autour de lui et confie à la pression de groupe l'effet immédiat sur les récalcitrants. Ceci est très efficace, parce qu'il faut une bonne dose de caractère pour s'opposer avec paix, intelligence et adaptabilité à un groupe sidéré par la peur et l'obéissance.

Mais les enfants dans tout cela ? Les enfants que l'on considère dans notre culture jusqu'à l'adolescence comme devant obéir par principe à l'autorité de l'adulte ? On peut imaginer que certains adultes ont eu à subir des pressions excessives, sans savoir vraiment jusqu'où la chasse aux « mauvais porteurs de masque » les a conduit, mais l'on sait déjà jusqu'à quelles extrêmes les adultes en charge des enfants (y compris des parents) ont porté le contrôle et la sanction. Nous pouvons mal-

heureusement constater l'imagination débordante dont ont fait preuve les instituteurs, professeurs, médecins scolaires, directeurs d'établissement, agents territoriaux, animateurs de loisirs, professeur d'activités physiques et sportives, employés de la restauration, etc.

C'est un florilège de méthodes toutes plus « pédagogiques » les unes que les autres pour faire contraindre un enfant dès 6 ans que le masque doit être porté « correctement et tout le temps » : retenues et punition classique des « lignes » à recopier, mais également de plus inventifs jetons de respiration pour avoir le droit de respirer sans masque quelques minutes par jours, la création d'un « règlement intérieur spécial » (illégal dans le droit français), un permis à point où l'on peut perdre et récupérer ses points en fonction du respect des mesures, comme si les dispositions sanitaires relevaient de la mission de l'Education Nationale et des attentes légitimes des parents. Pire encore les attitudes agressives des enseignants et agents contre les enfants récalcitrants, ou simplement trop souffrants (cris, harcèlements, jugement de valeurs, mépris, humiliations, etc.) ainsi que réflexions et persécutions de nature culpabilisatrices auprès de jeunes et moins jeunes sur leurs responsabilités éventuelles dans la mort de leurs proches.

Les enfants eux-mêmes et les parents n'ont pas tardé à reproduire ces attitudes des professeurs obnubilés par le port du masque. Des enfants dénonçant leurs petits camarades à l'institutrice, au professeur ou à leurs parents. Si les enseignants sont conciliants, les parents les dénoncent alors à l'administration, voire dénoncent le directeur à ses supérieurs pour la même raison. Une délation généralisée qui fait évidemment l'affaire de ceux qui conçoivent des protocoles inapplicables et qui empêchent tout enseignement digne de ce nom d'être dispensé.

Une part notable du contrôle sociétal a donc été assurée non par des contrôleurs payés à cet effet mais par le zèle actif ou l'obéissance passive de millions de parents.

Associée aux mesures barrières (distanciation physique, tests), l'obligation du port du masque a mis en exergue un phénomène qui s'avérait être rampant depuis plusieurs décennies. Ce phénomène est celui de la déshumanisation de la société au profit de valeurs beaucoup plus abstraites et matérialistes. Ces dernières valeurs ne poseraient pas de difficultés si la sensibilité humaniste des citoyens et les valeurs qu'elle nourrit (solidarité, fraternité, primauté de l'homme et des hommes sur les organisations et les flux, freins moraux naturels s'opposant aux excès, aux pratiques iniques ou dangereuses, reconnaissance de la créativité de chacun, subsidiarité et empathie, etc.) étaient suffisamment fortes pour tempérer les tentatives de domination d'un matérialisme triomphant.

Mais il a bien fallu se rendre à l'évidence, en quelques mois, des traditions décennales de convivialité, des cultures locales de solidarité, des savoir-vivre qu'on croyait bien établis (comme la fête des voisins), et des repères existentiels familiaux ont été balayés par des règlements et des recommandations médicales aussi délirantes qu'impropres par le seul fait de leur généralisation.

Ainsi, l'Education Nationale française a interdit dans les établissements scolaires les « moments de convivialité » (§16 / FAQ du 12 janvier 2021).

A la question « Les moments de convivialité (vœux, gâtes, etc.) sont-ils autorisés dans les écoles et établissements scolaires ? », on peut y lire cette réponse :

*« Compte tenu de la situation épidémique, les moments de convivialité entre élèves et personnels ou entre personnels doivent désormais être prohibés. En effet, ces derniers, par leur nature même, ne permettent pas le respect en continu des gestes barrières. »*

Comment est-il possible qu'une des belles choses qui caractérise l'espèce humaine puisse être « prohibé » pour raison de sécurité ? Car ce qu'on interdit aux adultes, et pire aux enfants,

ce sont tout simplement les moments où l'humain est pleinement humain. Car qu'est-ce qu'un « convive » sinon un être avec qui on partage la vie, une personne avec qui on trouve du sens à sa vie, parce que la joie du moment et de la relation est présente ? Interdire la joie et le sens et obéir à cette interdiction nous fait entrer dans une déshumanisation galopante.

Au sein même des familles, la peur et l'obéissance ont conditionné l'organisation des fêtes et la participation des individus à celles-ci en fonction du port du masque accompagné d'autres recommandations (tests, jauges, pass sanitaire, devenu pass vaccinal). Des cérémonies uniques pour les couples, rares dans les familles (mariage, baptêmes, communions, enterrements) se sont faites masquées, y compris certaines prises de photos. La joie d'être ensemble, celle qui désinhibe, celle qui rend « un peu fou », celle qui rend déraisonnable ont soumis la grande majorité des rassemblements familiaux à des rituels fantomatiques où tout le monde surveille tout le monde et où personne n'est avec personne. Un mur invisible s'est glissé entre les corps et les cœurs.

Ce mur invisible est la perte d'humanité et d'empathie des uns envers les autres. Ce terme « empathie » est aujourd'hui bien connu, quoique récent d'usage dans la langue française et plutôt en rapport avec le domaine de la psyché. Il désigne la faculté pour tout être humain d'être sensible à un autre être humain par la qualité d'humanité qu'ils partagent, ce qui permet à chacun de s'ouvrir à l'autre et de ressentir ce que l'autre ressent. Il semblait évident que l'empathie était une caractéristique naturelle et essentielle chez l'homme, très commune, voire constante. La crise du Covid a montré que nous nous trompions : l'empathie n'est pas égale à tous, et n'est pas constante. Elle peut disparaître en fonction de stimuli extérieurs qui ramènent l'individu à sa protection individuelle au détriment de la relation avec autrui, même quand cet « autrui » est un être cher. On a vu ainsi, dès les premières alertes au danger de mort que représentait le Covid, des personnes tranquilles, sociables et agréables à vivre se transformer en « Cerbère » intraitables et in-

sensibles, tant avec leurs collègues qu'avec leur famille et même leurs enfants.

Et le port systématique du masque a joué et joue toujours un rôle particulièrement dommageable dans la perte de sensibilité et d'humanité des adultes et des enfants. Les psychologues et les pédiatres ont très vite poussé des cris d'alarme sur les conséquences de vivre dans une société masquée. Car alors il n'est plus possible alors de « lire » les expressions du visage ni les émotions qui environnent de vie toutes les actions. Le non-verbal quasiment hors de portée ne permet plus de déceler les subtilités affectives et circonstancielles de ce qui fait que la relation n'a pas qu'une valeur utile (compréhension, tractation, accord ou refus, projection), mais au contraire une valeur gratuite, proprement humaine dans lesquelles on se dévoile et partage spontanément (peine, joie, attention, complicité, etc.).

On peut imaginer les adultes capables de dépasser ce manque pendant quelques temps, bien qu'on ressente combien le masque anonymise et dissimule nos rapports, qui en sont dégradés. A plus forte raisons, les enfants en sont encore plus perturbés qui leur coûte des mois de retard dans le développement de leurs facultés de tous ordres (cognitives, affectives, émotionnelle, langagières, relationnelles, sociales, etc.). Nous entrons ici dans le champ de spécialistes qui ont compilé beaucoup d'informations et qui commencent à publier progressivement, et de plus en plus, à ce sujet.

Enfin, la crise du Covid a révélé de nombreuses autres choses, essentielles puisqu'elles ont abouti à l'inversion des valeurs.

D'abord, elle a révélé qu'il y avait plusieurs médecines : une médecine auprès de la population et qui s'efforce de soigner avec des méthodes sûres ou au moins suffisamment éprouvées pour éviter des erreurs graves, ou faire le mieux possible en fonction des moyens. On connaît bien cette médecine, avec ses défauts, mais qui fait son possible pour exercer son métier : soigner !

Et puis, il est apparu une médecine qui cherche, qui calcule, qui fait des statistiques qui ne s'intéresse pas à la santé des personnes directement mais qui cherche à prévoir les maladies, les anticiper, en anticipant tout autant leurs remèdes dont on n'a pas encore besoin. Cette médecine voit très grand et considère que l'individu n'est pas la chose la plus importante dans le soin. Ce qui devient le plus important, c'est sa capacité à modifier l'homme, à le compléter et ainsi l'accompagner par produits interposés, donc par une puissance laboratoire.

Cela conduit à une première inversion de valeur : la politique sanitaire (et sa gestion procédurale) prime sur le soin. Il ne s'agit pas de soigner et guérir si possible le citoyen, mais que les citoyens se plient aux préconisations officielles des programmeurs dans l'action de soigner, au détriment parfois du système de santé, du patient lui-même. Il en découle un nombre d'erreurs médicales et humaines considérables.

Il en existe beaucoup d'exemples, virant parfois au ridicule s'il n'en était pas dramatique : les pompiers viennent chercher un enfant tombé en syncope à cause du masque pendant son cour de chant. Après quelques soins de réanimation, le pompier met l'enfant sur le brancard pour l'emmener à l'hôpital et... lui remet un masque sur le visage. Quand on lui fait remarquer que le masque était la cause de son malaise, le pompier rétorque, sûr de lui : « On n'a pas le choix, c'est le protocole » !

Le protocole devient alors la valeur de référence, plus importante que la santé de l'enfant. Il en va souvent de même quant à leur moral ou leur bien-être.

La seconde inversion des valeurs : ce n'est plus le besoin de soin qui appelle le médecin, c'est le laboratoire et ses médecins affidés qui formulent et déclenchent le besoin de soin. Application brillante à la médecine de la théorie de l'inversion du rapport besoin-produit mise en œuvre par l'industrie américaine dans les années 80. La méthode s'appuie sur un matraquage intensif du même ordre que le matraquage publicitaire.

Dans notre cas, il s'agit par contre de la santé et de la vie des gens !

C'est très efficace, au point que certaines personnes qui se restaurent en public, pourtant loin de toute autre convive ne se contente pas de poser leur masque en début de repas pour le remettre à la fin du repas, mais tirent sur leur masque pour mettre leur fourchette dans la bouche et remettent immédiatement leur masque pour mâcher leur bouché. Et ainsi de suite jusqu'à la fin du repas. Ces gens ont inventé la méthode ad hoc pour manger masqué.

C'est très efficace également quand il s'agit d'inquiéter face à un danger, et d'y apporter des solutions tout autant ma-traquées. Quand bien mêmes ces solutions provoqueraient des maux pires que le danger, un besoin de sécurité aura bien été créé et sa satisfaction en devient alors aussi irrationnelle qu'une addiction, ou qu'une croyance religieuse... D'où le peu d'op-posants aux mesures, aux divers « pass » et aux manques de précautions requises pour des traitements ou des vaccins.

On voit à quel point la perte d'humanité n'est pas qu'une perte d'empathie ou de socialisation, c'est aussi une perte de dis-cernement qui conduit à cette terrible inversion des valeurs. En gé-néral, en période de guerres, le premier réflexe est d'éloigner les enfants et de les protéger de telle sorte qu'ils soient le moins touchés par les dommages collatéraux. Ici, nous avons assisté à l'inverse: alors même que les autorités savaient que les en-fants n'étaient ni porteurs ni transmetteurs, et que la stratégie de masquer continuellement les enfants n'influaient en rien sur le mal, elles ont préféré le faire quand même « au cas où ».

Troisième inversion des valeurs: ce n'est pas l'adulte qui protège l'enfant mais l'enfant qui protège l'adulte. Une des inversions les plus dramatiques, puisqu'elle pervertit le rapport entre l'enfant et l'adulte, y compris au sein des familles.

Les choses sont allées si loin désormais que non seulement ils ont eu à subir le mauvais traitement quotidien du port du

masque, inutile, mais on altère et renie leur enfance qui devrait être joueuse, rieuse, indisciplinée, chahuteuse, insouciante pour les culpabiliser en leur faisant croire qu'ils sont un danger pour ceux qu'ils aiment. Certains ont perdu toute joie de vivre et se retrouvent en psychothérapie, voire en psychiatrie (où ils continuent alors à porter le masque !)

Afin de parachever le triste tableau, on est même capable de soulager la population des mesures restrictives comme le port du masque, tout en laissant les enfants le porter dans les écoles. On accepte alors collectivement l'idée selon laquelle l'enfant devrait protéger les adultes qui eux ne se protègent pas de rien.

Nous pourrions souligner bien d'autres inversions des valeurs. Nous mettrons du temps à en sortir, et à tirer toutes les leçons de ce que fut la crise du covid. Souhaitons que chacun en tire une sur la fragilité de l'humanité qui l'habite et sur la nécessité de l'entretenir, de la rendre forte, indépendante, généreuse et belle ! Qu'elle puisse ainsi porter du fruit et préserver les plus fragiles d'entre nous.

Car s'il est une leçon qu'on puisse tirer immédiatement, elle serait celle-ci : aimons les enfants au-delà de nos peurs et de nos préjugés. Faisons leur confiance et faisons confiance à la vie qui court en eux. Cette vie vaut toutes les sciences, surtout celles qui joueraient aux apprentis sorciers. Pour préserver notre humanité à tous, ne les étouffons pas de nos peurs, de nos angoisses et de nos certitudes : leur enfance est précieuse.

Enfance & Libertés